

LE VOYAGE DE WUYSTHOFF AU LAOS (1641-1642)  
D'APRÈS SON « JOURNAL » INÉDIT EN FRANÇAIS  
par Paul LÉVY,  
secrétaire de l'École française d'Extrême-Orient.  
(*Indochine illustrée*, 15 juin 1944)<sup>1</sup>

Les Hollandais qui, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, s'étaient lancés à la suite des Portugais et des Espagnols à la conquête du marché des « épices », arrivèrent dans l'Insulinde d'où parvenait à l'Europe la majeure partie de celles qu'elle consommait. Et à peine installés, au début du siècle suivant, dans la plupart des îles de l'Insulinde, avec Batavia pour capitale, les Hollandais poussaient des reconnaissances en Indochine où ils établissaient des comptoirs tant au Tonkin qu'en Annam et au Cambodge. C'est alors que de Lovek, l'ancienne capitale des rois khmers, partit, le 20 juillet 1641, pour Vientiane, une mission hollandaise composée du « sous-marchand » Gerrit Wuysthoff, son chef, de deux « assistants », d'un barbier, de deux domestiques, tous Hollandais. Cette mission accompagnait des marchands laotiens qui leur servaient de guides et comportait un important train de pirogues chargées de divers tissus et objets de pacotille d'une valeur de 6.601 florins 10, exactement, y compris la valeur des cadeaux envoyés à Sa Majesté laotienne.

Après avoir dépassé *Phnom-pingh* (Phnompenh), simple bourgade alors, la flottille hollando-laotienne atteignit quelques jours plus tard *Sambabour*, l'antique Cambhupura, près de l'actuelle Sambor, sur le Mékong, que les Hollandais appelaient « rivière du Laos ».

A Sambabour, on changea de barques pour pouvoir affronter les grandes difficultés que le fleuve n'allait pas tarder à présenter, mais auparavant ce fut l'escale de *Baetjong* (Bachong), qui est encore le nom de ruines khmères proches de la moderne Stung-treng : le 17 août, note Wuysthoff, brise sud-ouest ; de la fraîcheur avec pluie à différentes reprises. L'après-midi, vers 1 heure, nous sommes arrivés à *Baetjong*, où nous avons, passé la nuit dans une vieille église en pierre ruinée, dans laquelle les Laotiens faisaient leurs offrandes à deux images avec des cierges allumés. Les rois du Cambodge, il y a cinquante ans, avaient, ici, leur résidence habituelle, mais, comme ils étaient menacés d'une guerre par les Laotiens, dans ce temps, ils ont abandonné cet endroit et, maintenant, les plantes sauvages ont tout envahi. Les rois ont fixé leur résidence plus loin [à Lovek], où ils sont encore actuellement ». Cet épisode de l'expansion laotienne fut l'un des derniers, sinon le dernier de l'Histoire. Les rois de Vientiane ou du Lan-xang, après avoir enlevé au protectorat khmer la principauté de Bassac et les districts d'Attopeu et de Saravane, devaient, peu à peu, voir décroître leur prestige et s'émietter leur royaume : les guerres avec la Birmanie et le Siam, les querelles dynastiques en furent les causes directes.

Au delà de Stung-treng allaient commencer les difficultés déjà prévues. D'abord, c'est le passage des chutes de Khône, ces « six trous où le fleuve perce la montagne entre des îles pierreuses... », dont Wuysthoff dit qu'« à un demi-mille [hollandais] de distance... l'eau fait un bruit formidable comme la mer démontée contre les rochers... Nous avons été obligés, précise-t-il, de décharger les marchandises des barques et de tout porter à une distance de 2.600 pas ; à mi-route, contre un arbre, est attachée une planche avec un avis en langues laotienne et cambodgienne pour séparer les deux pays ». C'est encore, après trois siècles de vicissitudes, la même frontière !

Une fois toutes les marchandises transportées en amont des chutes, on dut faire passer les barques dans un chenal proche de l'île Sadam, celle qui borde la puissante chute de Papheng. Cette traversée des chutes de Khône prit douze jours et c'est près de

<sup>1</sup> Archives de Germaine Parlhoux, née Guyonnet. Remerciements à Anne-Sarah David. Numérisation Alain Léger.

deux mois après leur départ que les Hollandais arrivèrent aux alentours de Bassac, et tout d'abord à Vieux-Bassac, « à l'endroit où passent les charrettes allant de Bassac à *Honcker* ». Cet *Honcker* n'est autre que la célèbre capitale des rois khmers de la grande époque, Angkor, dont un marchand hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle écrivait : « très belle et plaisante localité, *Anckoor*, que les Castillans [Espagnols] et les Portugais appellent Rome... ».

A partir de Bassac, on allait faire le plus aimable des accueils à la mission Wuysthoff qui, d'ailleurs, ne manqua jamais soit d'y répondre, soit même de le devancer par des cadeaux. Mais, tout d'abord, il lui fallut peiner une quinzaine de jours dans le dur et long couloir de rapides des Kemmarat où, durant cent soixante-quinze kilomètres, ce ne furent que déchargement et halage des pirogues. Après quoi, on atteignit enfin le grand bief du Moyen-Mékong et il devint aisé de naviguer.

A That-Phanom, les Hollandais vont saluer le grand prêtre gouverneur du lieu et lui offrent un petit miroir, « quoique nous n'étions pas du tout obligés de le faire, [mais] c'était uniquement pour montrer que nous respectons les habitudes du pays », fait remarquer Wuysthoff, qui ne dit pas un mot, ni là, ni ailleurs dans le « Journal », du célèbre sanctuaire qui donne son nom à la localité : le That Phanom (Cf. fig. 7).

Le jour suivant « le soir, avec clair de lune », Wuysthoff et les siens arrivent à Lakhon « ... que les Laotiens considèrent dit-il, comme une grande ville avec une grande réputation, quoique ce soit à peine une fois plus grand que Phompingh ». Cette cité était la résidence d'un grand prince dont la mission allait faire largement connaissance à Vientiane. Des fêtes, qui correspondent à celles de la « Mi-Automne » au Tonkin, se célébraient alors à Lakhon et les Hollandais y furent invités. « ... Inutile de raconter les détails, écrit Wuysthoff ; nous avons assisté aux sermons dans leurs églises et après, quand il faisait nuit, nous avons vu leur feu d'artifice. Le service se fait presque de la même façon qu'au Cambodge... Ensuite, nous avons parcouru tout le village au clair de lune, mais nous ne pouvions circuler que difficilement avec nos gens à cause des horribles fornications qui se commettaient partout. » Et en honnête commerçant puritain qu'il était, le voyageur concluait : « Cette ville est bien la plus épouvantable place païenne qu'il y ait au monde, On y trouve beaucoup d'or à bon marché ». Un détail important noté par les Hollandais à propos de Lakhon, c'est l'existence d'une route qui mettait cette cité à vingt-deux jours de distance de la côte d'Annam, le Quinam des Hollandais. A coup sûr, il s'agit de cette fameuse route qui, aux dires des textes chinois du VIII<sup>e</sup> siècle, menait, de la région de Vinh au mystérieux royaume de *Wentan*, situé sur les confins du Cambodge actuel. Trois fois par an, assure Wuysthoff, les « Quinamois » venaient vendre au Laos de la soie et remportaient des étoffes, des cornes de rhinocéros, dont la thérapeutique sino-annamite fait encore le plus grand cas.

Poursuivant son voyage par un fleuve élargi et plus calme, la mission atteignit rapidement la région de Vientiane.

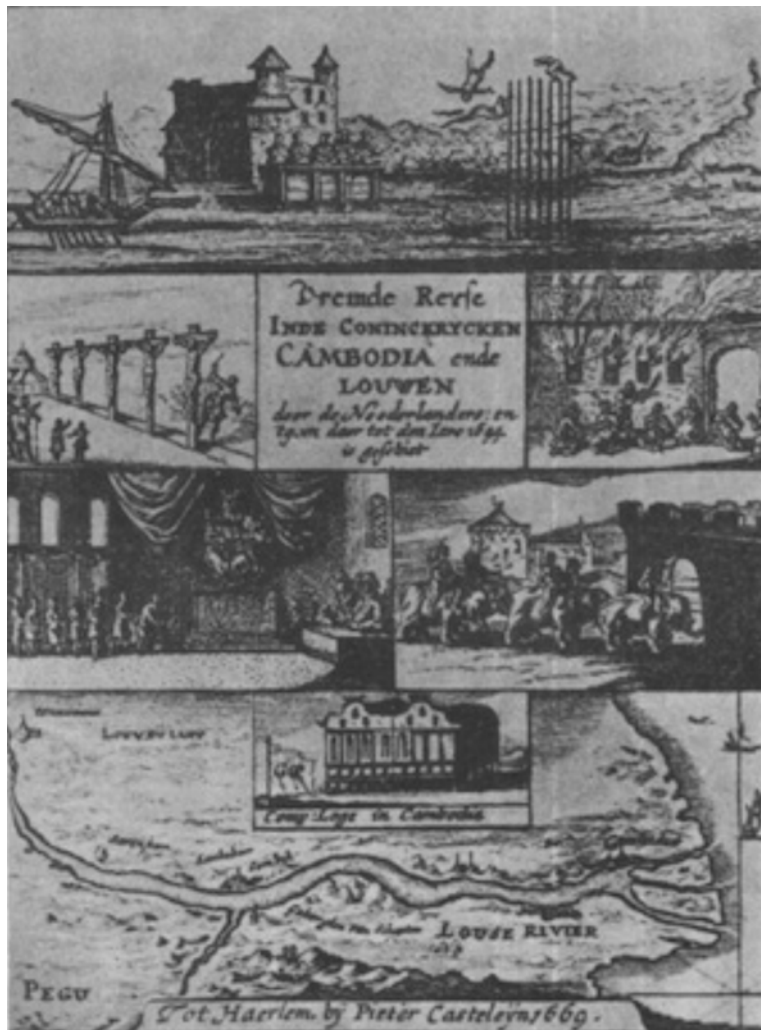
A Muang-khuc, à quelques kilomètres de Vientiane, des gens du roi viennent pour examiner, selon la coutume, le contenu de la lettre que le gouverneur général des Indes envoyait au roi du Laos. Mais Wuysthoff refuse de se plier à cet usage, et devant sa ferme détermination, la lettre est solennellement transportée ainsi que les Hollandais sous le dôme doré d'une grande barque menée par quarante rameurs. D'autres barques aussi grandes les escortaient, tandis que les pirogues du voyage les suivaient. La mission s'installa alors près de Vientiane, dans une *sala* aménagée pour elle.

L'incident de la lettre ne devait pas être le seul qui mît aux prises la mission hollandaise et les autorités royales. Un autre, beaucoup plus important, se produisit après que le roi eût examiné et trouvé insuffisants les cadeaux que S. E. van Diemen lui envoyait. Un long et sordide marchandage s'ensuivit où les mandarins laotiens, qui peut-être prélevaient sur ces cadeaux une dîme, ne se montrèrent pas inférieurs aux Hollandais en âpreté et en astuce. Plusieurs pages du Journal de Wuysthoff sont remplies de cette affaire. Elle se trouva terminée par le don supplémentaire d'une

longue-vue en argent et de plusieurs pièces d'étoffe. « Le cadeau de M. le général est donc augmenté de 600,8 taëls », ajoute Wuysthoff au bas d'une addition minutieuse. Les Hollandais allaient d'ailleurs s'acquérir par d'autres cadeaux les bonnes grâces des puissants personnages qui entouraient le roi, en suite de quoi ils obtiendraient de vendre leurs marchandises et de remporter une cargaison de ces benjoin, muse et stick-lack dont le Laos est encore le principal producteur au monde.

Wuysthoff et les siens étaient arrivés à Vientiane au moment des grandes fêtes du 12<sup>e</sup> mois. A cette époque de l'année, le roi sortait de son palais et allait résider à trois kilomètres de la ville, près d'un grand stupa, le That Luang. À Luang-Prabang, le roi agit encore de même. A Vientiane, c'est au That Luang, où il résidait pour les fêtes, que le souverain reçut la mission hollandaise. « Le 16 novembre au matin de bonne heure, écrit Wuysthoff, arrivent les éléphants pour chercher la lettre de M. le général. La lettre a été mise sur le premier éléphant, dans une botte en or ; après [venait] chacun de nous avec son cadeau sur un autre. Ainsi nous sommes passés devant le palais royal ; des deux côtés de la rue, il y avait une ligne de soldats, et nous sommes arrivés au côté opposé ; comme nous étions sur des éléphants, nous voyions la ville, laquelle était entourée d'un mur d'une hauteur de la moitié d'un homme [juché sur un éléphant] ; il y avait autour un fossé rempli de saletés, où il poussait toutes sortes de plantes sauvages. Arrivés à un quart de mille [hollandais] de l'endroit où le roi devait recevoir la lettre, nous sommes descendus et sommes rentrés dans des tentes préparées pour nous, pour attendre que Sa Majesté nous appelle. De tous les côtés, autour de nous, les nobles avaient mis leurs tentes et des campements pour leurs soldats, éléphants et chevaux ; il y avait tellement de bruit et de mouvement qu'on se serait cru à l'armée du prince d'Orange. On nous a fait attendre pendant une heure. Ensuite, le roi, assis sur un éléphant blanc, arriva de la ville et passa devant nos tentes : nous avons fait comme les autres et nous nous sommes mis à genoux sur le chemin ; c'est un jeune homme d'environ vingt-trois ans. Devant lui marchaient environ trois cents soldats avec des lances et fusils ; derrière lui, quelques éléphants avec des hommes armés ; suivaient derrière quelques musiciens. Après il y avait encore deux mille soldats, suivis de seize éléphants portant les cinq femmes du roi. Quant tout le cortège eut passé, nous sommes retournés dans nos tentes. Peu de temps après, Sa Majesté nous envoyait huit grands doulangh [plateaux couverts munis d'un pied] avec de quoi manger et des plats préparés. Vers 4 heures, l'après-midi, on nous a fait appeler ; nous sommes allés auprès de sa Majesté en passant par une grande place carrée entourée d'un mur en pierre, avec des ouvertures pour tirer de tous les côtés. Au milieu, il y avait une grande pyramide large et haute couverte dans le haut de dessins dorés. On dit qu'il y a là pour neuf piculs d'or. Tous les Laotiens, en entrant par ici, marchaient avec des cierges allumés, pour faire les cérémonies d'usage. Après être restés assis là pendant un moment, on a apporté le cadeau au roi, en passant par une autre porte et une autre place ; on a mis le cadeau à seize pas de lui en plein air sur des nattes ; après, on nous a donné à chacun un cierge comme tévinia Lanckan<sup>2</sup> nous avait prévenu avant-hier, que telle était la coutume. Nous avons donc fait le tour avec le cierge et les mains jointes, et sommes arrivés ainsi devant Sa Majesté, qui se tenait entouré de ses nobles dans une petite église ; nous nous sommes assis sur les genoux un peu derrière le cadeau, et avons salué en inclinant trois fois la tête jusqu'à terre ; après, la lettre de Son Excellence a été lue avec les honneurs dus à son rang, des serviteurs nous ont débarrassés des cierges ; nous avons fait trois ou quatre pas en avant et nous nous sommes, de nouveau mis à genoux, pour nous asseoir, mais le roi a exigé que nous nous approchions. encore, et que nous venions nous asseoir auprès de lui sous le dôme de l'église sur des nattes, ce que nous avons fait en recommençant les salutations ; il nous a fait asseoir à sept ou huit pas de lui, nous faisant demander par intermédiaire d'un tévinia, comment se portait M. le général, et qu'il nous exprimait son

<sup>2</sup> Tévinia est un ancien titre correspondant actuellement à celui de panya.



1. — Frontispice de l'ouvrage édité par Casteleyn à Harlem en 1669 ou Comment on se représentait au XVII<sup>e</sup> siècle, en Hollande, les scènes décrites par ses voyageurs au Cambodge et au Laos. Scènes « laotiennes ».

En haut : à Vientiane, le château royal et la tribune d'où le roi et les siens regardent les plongeurs dans leurs sauts décrits par Wuysthoff. — A gauche. barque mâtée. — Au-dessous du titre et à gauche : réception de la mission hollandaise, cierges à la main (à gauche), par le roi Suryavangua sur son trône (à droite). Une bizarre divinité couronnée surveille la scène en tenant des enfants dans son giron. — A droite : procession d'éléphants montés par leur cornac, probablement au That Luang de Vientiane, dont on aperçoit la muraille crénelée (à droite) et une porte. — En bas : vue perspective du Cambodge et du Laos traversés par le Mékong coulant de gauche à droite. A gauche, *Winciam* (Vientiane) et le *Louven lant* (la Terre du Laos). Khône est appelé Saxenham.



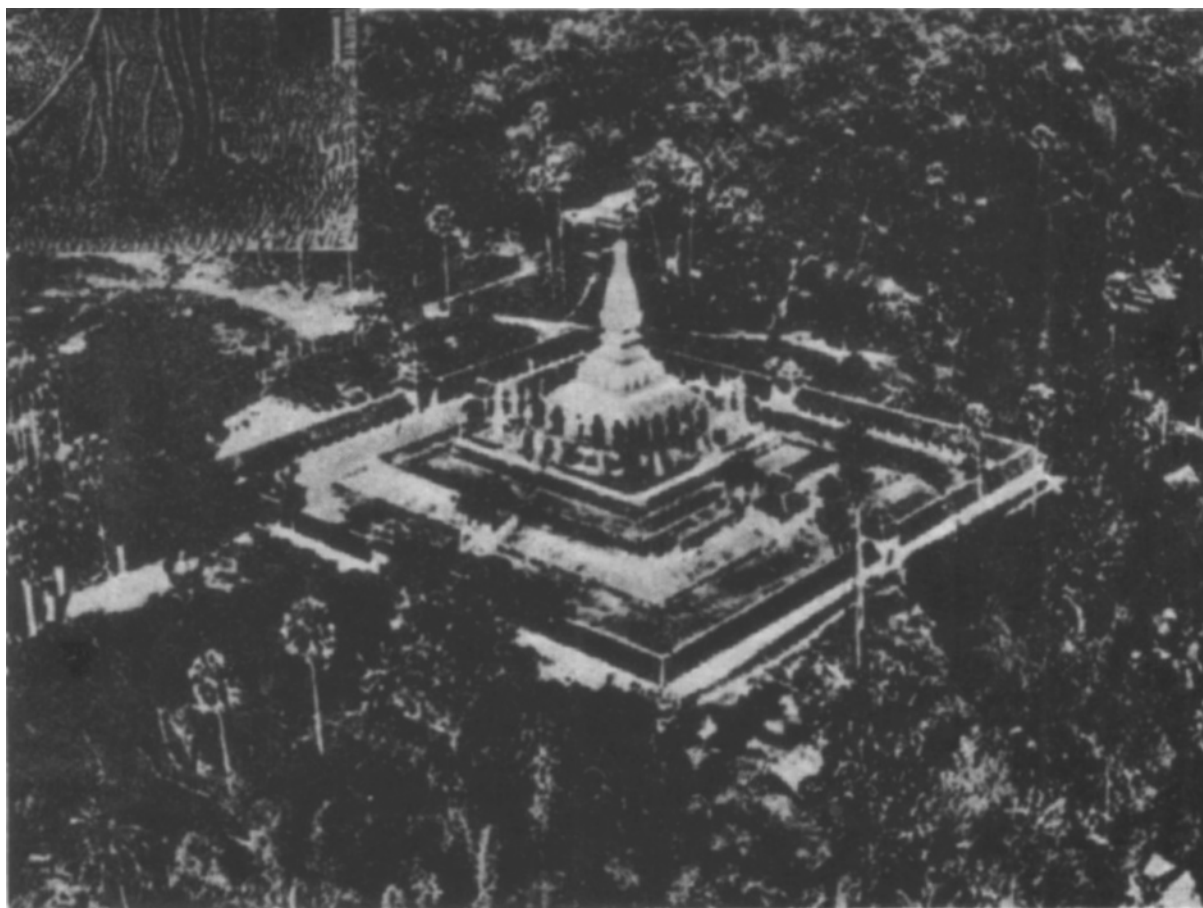
2. — Portrait du général VAN DIEMEN, le gouverneur général des Indes néerlandaises, qui reçut la visite des marchands laotiens et décida d'envoyer une mission au roi du Laos.



3. — Une carte portugaise de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle montrant la parfaite ignorance de l'Europe quant au Laos ; pas une ville ni le nom même du Laos n'y figure. Par contre, il y a un Langor (Angkor) sur le golfe de Siam et un langoma sur le Mékong, qui est une ville du Laos siamois (Xieng-mai peut-être) ; Vorat = Korat au Siam.



4. — Les ruines du temple de Bachong, à Stung-treng (dessin de L. DELAPORTE dans le t. 1 de la Mission d'exploration). Édifices de briques de style vieux-khmer (« pré-angkorien »). C'est là « l'église » où se rendaient les piroguiers laotiens de WUYSTHOFF.



5. — Le That Luang de Vientiane (vue prise par l'Armée de l'air en Indochine). A gauche, avenue d'entrée : c'est de ce côté-là que se trouvaient les tentes hollandaises. A l'intérieur de la première enceinte limitée par un cloître devaient se tenir le roi et ses proches au moment où la mission hollandaise fut reçue officiellement. Ce monument date de 1566 et a été restauré à une date récente par les soins de l'École française d'Extrême-Orient.



6. — Une peinture murale du sanctuaire « That Phanom ». d'après un dessin de L. DELAPORTE (Mission d'exploration, t. 1). Elle représente un Européen du XVII<sup>e</sup> siècle (un Hollandais ou un Anglais) tenant un sabre recourbé de style local et un mouchoir. C'est vraisemblablement d'après une gravure du temps que fut reproduit ce personnage : peut-être est-ce là un souvenir du voyage des Hollandais.



7. — « That Phanom », sanctuaire encore très célèbre (dessin de L. DELAPORTE pour la Mission d'exploration, t. 1). Fondé, suivant une légende, par Mâha Kaçyâpa, le grand disciple du Bouddha, un an après la mort de ce dernier. Reconstituit en 1520 par une princesse cambodgienne qui avait épousé le Prince héritier du Laos : il semble, en effet, que le soubassement soit d'origine khmère. Ni WUYSTHOFF ni ses assistants, à leur retour, ne mentionnent ce monument pourtant fameux dans la région,



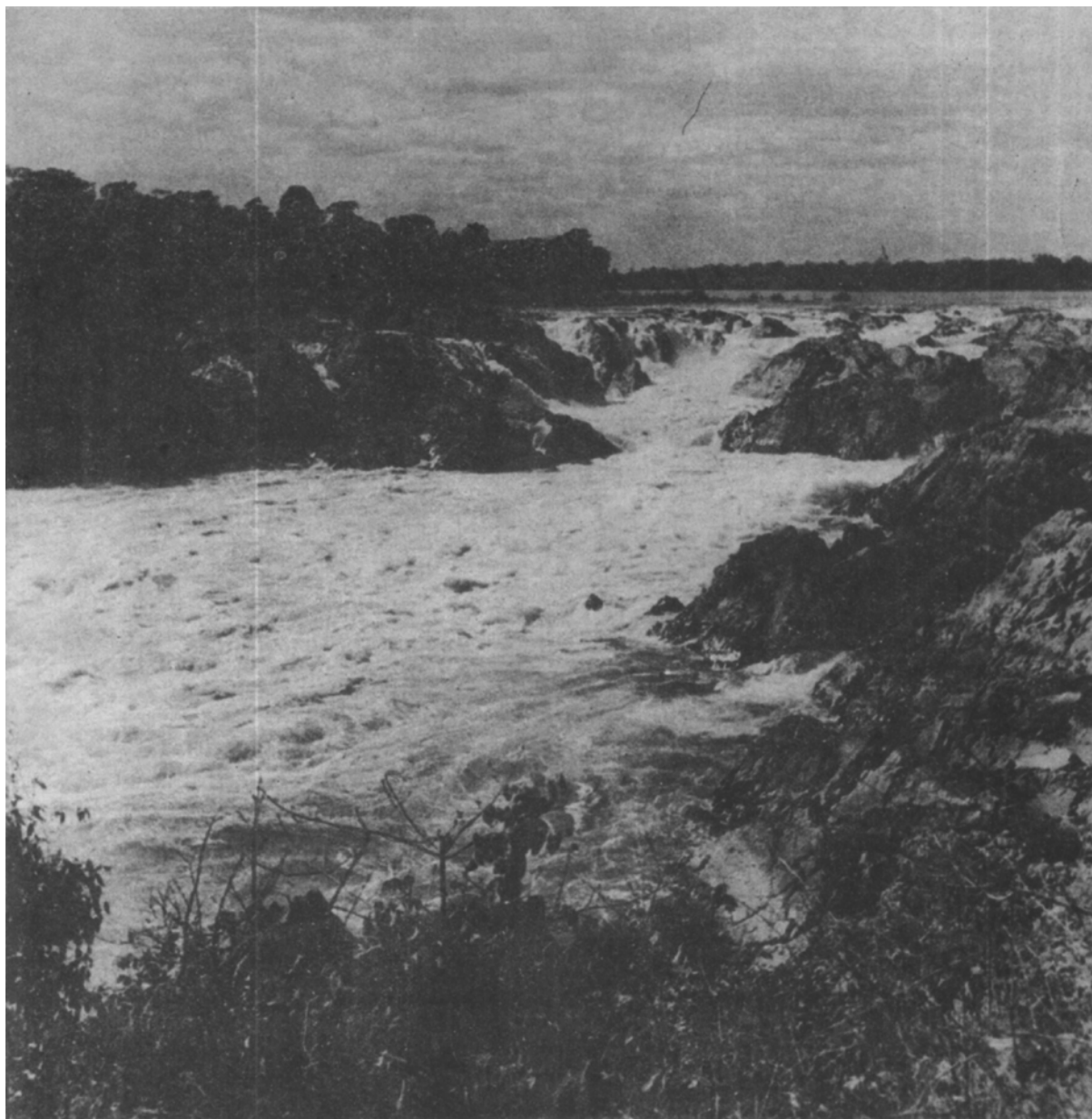
8. — Feu d'artifice à Bassac, lors de la Fête des eaux (dessin en couleur de L. DELAPORTE reproduit dans l'Atlas pittoresque de la Mission d'exploration). A droite, la tribune du roi de Bassac.



9. — Européens du XVII<sup>e</sup> siècle sculptés en guise de « gardiens de porte » au Vat Pa-Kè de Luang-Prabang. La coiffure de ces personnages est bizarre, elle témoigne, ainsi que d'autres détails du costume, d'une incompréhension facile à expliquer de la part du sculpteur. Vraisemblablement, l'estampe qui servit de modèle représentait des chasseurs dans un décor exotique. Le fusil de l'un est devenu un pacifique rameau fleuri ; le perroquet que portait l'autre est un vague objet en point d'interrogation, tandis que les chiens sont transformée en montures à la mode des « vâhana » classiques des divinités hindoues. Les vantaux d'une autre porte de la même pagode portent, en sculptures, des « Hollandais » analogues à celui que notre figure 6 reproduit.



10. — S. M. Sisavang Vong, roi de Luang-Prabang, se rendant en procession au That Luang pour y séjourner lors des fêtes du 12<sup>e</sup> mois laotien (novembre). Le roi, coiffé d'un chapeau de velours bleu à pointe d'or, est vêtu de brocart. Il est assis sur un trône doré qu'ombragent des parasols blancs. Tel devait être à peu près le roi de Vientiane que WUYSTHOFF a vu passer.



11. — La chute de Papheng, à Khône. La plus étroite et la plus violente des chutes de Khône. A gauche, les arbres de l'île Sadam où se trouve le passage qu'empruntèrent les barques de la mission WUYSTHOFF. A droite, la rive. Phoro HESBAY

contentement d'avoir bien voulu lui rendre visite, malgré que les contrées de Son Excellence aient été très loin. Il disait encore qu'il était d'avis d'envoyer avec nous un ambassadeur à M. le général, pour le remercier, et lui demander d'écrire tous les ans une lettre et de fréquenter davantage son pays, qu'il serait toujours heureux de nous recevoir, soit que nous venions comme commerçants soit en d'autres conditions ; nous l'avons remercié avec effusion en disant que M. le général serait très heureux d'apprendre notre réception, et qu'il ferait toujours son possible pour être agréable à Sa Majesté et resserrer les liens d'amitié ; après, le tévinia nous disait que Sa Majesté acceptait que nous prenions congé et nous priaient de remettre à Son Excellence ses salutations empressées et ses souhaits d'une longue et heureuse vie, disant qu'il espérait que sa puissance augmenterait continuellement et qu'il vaincrait toujours ses ennemis ».

Avant que la mission ne se soit retirée, on distribua des cadeaux à tous ses membres qui furent en outre priés d'assister à différents jeux de lutte, de boxe et d'escrime.

« A la fin des jeux, chaque comédien recevait un vêtement. Pendant ce temps, la nuit était tombée et on mettait des nattes sur la place en allumant les lampes ; quatre des femmes du roi, les plus petites habillées de façon bizarre, commencèrent à danser, ce qui dura pendant une heure ; à la fin, on leur a donné à chacune deux écharpes blanches et fines. Après, une femme vint danser avec deux queues de paon à la main ; et, pour finir, on alluma un feu d'artifice. Nous avons pris congé du roi, sommes retournés avec tévinia Tathom dans nos tentes et nous avons passé ainsi la nuit dehors, comme le roi et les autres ont fait également. Le tévinia nous a dit qu'il y a longtemps que le roi n'a pas fait un honneur pareil à des ambassadeurs., et que jamais il n'était arrivé que le roi eût demandé à un ambassadeur de venir s'asseoir auprès de lui sous le dôme [royal] ».

Quelques jours après cette audience particulièrement honorifique, les Hollandais assistèrent à une fête lumineuse sur le Mékong. Le roi y vint aussi, « porté sur un trône d'or ». Nos visiteurs s'installèrent dans une tribune voisine de celle du roi et « peu de temps après, la, fête commença : on avait bâti au milieu de la rivière un échafaudage carré de bambous liés ensemble, aussi élevé qu'un grand navire ; quatre hommes, l'un après l'autre, se sont jetés d'en haut dans l'eau en faisant quelques grimaces, ce qui faisait beaucoup rire le public : ils auraient pu se faire très mal. Quand la nuit fut complètement tombée, il y eut deux cents sampans qui descendirent la rivière avec le courant et qui étaient pleins de bougies, aussi que trois sampans sur lesquels on avait fait des pyramides de bougies, ce qui était original comme spectacle. La rivière avait l'air d'être tout en feu ; quand tous les sampans eurent passé devant nous avec le courant, ce qui dura environ une demi-heure, nous sommes retournés à la maison ainsi qu'ont fait le roi et les nobles. »

Aussitôt après les fête et tandis que leurs cargaison d'étoffes, de bagues et de miroirs s'écoulait rapidement parmi la population d'alentour, Wuysthoff et les siens essayèrent de se faire donner l'indispensable permission de repartir.

A grand-peine Wuysthoff obtint de repartir sur-le-champ, mais seul : il laissait derrière lui ses deux jeunes assistants, Willem de Goyer et Hubert Boudewynsz, qui n'avaient plus, d'ailleurs, écrivait-il, « qu'à encaisser l'argent [dû à la mission] et à rester tranquilles comme des sœurs dans un couvent, sans faire de bêtises, et attendre ainsi pendant six mois sans s'occuper que de manger et boire ».

Avant de retracer ce que fut son propre voyage de retour, Wuysthoff se livra, dans son Journal à un rapport commercial en règle sur les possibilités d'installer avec succès, à Vientiane, un comptoir de la Compagnie des Indes.

Il est évident, estime-t-il, que, d'une part, la place est prise depuis longtemps par les Siamois, les Pégouans, les « Maures », les Tonkinois même, et que, d'autre part, les Laotiens sont assez négligents quant à la qualité du benjoin et du stick-lack qu'ils offraient en échange des produits manufacturés qu'ils demandaient.

Cependant, comme la route caravanière du Siam, la plus employée par la concurrence étrangère, n'était pas la meilleure, Wuysthoff pensait que la qualité des produits vendus par la Compagnie, l'organisation de celle-ci et l'avantage de sa position au Cambodge, permettraient aux Hollandais d'accaparer rapidement tout le commerce du Laos : « J'espère, concluait-il, que le Tout-Puissant nous donnera sa bénédiction afin que nous arrivions à nos fins ». À la suite de ces considérations mercantiles vient un petit exposé géographique, assez juste où Wuysthoff esquisse dans ses grandes lignes la position géographique du Laos par rapport au Siam, au Pégu (États Shans de Birmanie), à la Chine, au Tonkin et au Quinam (l'Annam). Il mentionne les rapports politiques, tous médiocres, que le Laos entretenait alors avec ses voisins et termine par un tableau des institutions laotiennes et des chefs qui se trouvaient à leur tête. Parmi tous ces personnages, seul, le roi Suryavongsa a pu être identifié avec certitude. A l'époque du voyage des Hollandais, il avait vingt-huit ans, d'après les Annales laotiennes (Wuysthoff lui en donne vingt-trois) et il fut le dernier des grands rois du Laos qui régnèrent à la fois sur Vientiane et Luang-Prabang. Il gouverna, disent ses Annales, de 1637 à 1694, c'est-à-dire durant cinquante-sept ans. Lui-même ne se montrait que très rarement en public et trois puissants personnages qui n'étaient pas de sa famille le secondaient dans ses fonctions de représentation. Mais ce qui frappa le plus l'esprit de nos Hollandais « antipapistes », c'est l'importance du bouddhisme qu'ils ne nomment d'ailleurs pas, et des bonzes... « Plus nombreux que les soldats de l'empereur d'Allemagne, écrit Wuysthoff... Ces prêtres païens font croire aux gens que leur dieu est venu du ciel dans ce pays et que toutes ses images sont faites d'après ceux qui l'ont vu ; ils en sont très fiers et disent, par conséquent, leur dieu plus grand que ceux du Siam ou du Cambodge et des autres pays, que nulle part il y avait des églises aussi riches, et tant d'hommes saints, comme ils s'appellent eux-mêmes ; que chez eux, la science est beaucoup plus développée et qu'à cause de cela, les prêtres du Cambodge et du Siam viennent tous les ans et y restent de dix à douze ans, afin de finir leurs études. » Tout cela est d'ailleurs exact et confirmé par l'ouvrage du père de Marini. Mais Wuysthoff suppose que ce qui attirait les bonzes étrangers au Laos, c'était la meilleure considération qu'on leur y accordait et aussi une liberté beaucoup plus grande qu'ailleurs.

Le 20 décembre 1641, Wuysthoff quitte donc Vientiane et se dirige vers le Cambodge. Ce retour fut assez pénible, car les eaux du fleuve étaient basses. Au surplus, le bruit d'une guerre avec le Cambodge qui avait, paraît-il, envoyé sur la frontière des chars de guerre, arrêta à deux reprises et longuement le convoi. Enfin, des actions de grâce durent être faites par l'équipage laotien dans le temple vétuste de Bachong, à Stung-treng, et le 11 avril 1642 Wuysthoff débarquait au comptoir des Hollandais de Lovek.

Ses deux adjoints demeurés au Laos tinrent eux aussi un Journal qui, sans avoir tout l'intérêt de celui de leur chef, nous donne cependant quelques renseignements de première importance. C'est ainsi que, grâce à eux, nous assistons à une véritable rupture des relations diplomatiques entre le roi du Laos et le Tonkin, que nous possédons une bonne description des fêtes du mois d'avril, le Nouvel An laotien, que nous savons en quels termes de défiance une ambassade siamoise était alors accueillie au Laos, et qu'enfin nous apprenons l'arrivée à Vientiane de deux religieux portugais. L'un d'eux était presque certainement le père de Leiria, qui fournit au père de Marini la documentation laotienne qu'il a publiée.

Ces prêtres portaient au roi du Laos « deux petits chiens blancs... un lapin et d'autres articles ». Mais leur prosélytisme leur valut de n'être pas traités aussi bien que les marchands hollandais qui écrivent à leur sujet : « Ils restent dans leur jonque, ne sachant pas quand Sa Majesté voudra leur accorder une audience ».

En août 1642, le fleuve étant au maximum de ses eaux, les Hollandais repartirent, emmenant une cargaison de marchandises, une lettre et des cadeaux pour S. E le gouverneur général des Indes ; car dans l'incertitude des relations entre le Laos et le

Cambodge, le roi avait préféré ne pas envoyer d'ambassadeur à Batavia. La descente du Mékong s'effectua ensuite sans incidents, mais sa description par nos assistants complète très heureusement toute la documentation donnée par Wuysthoff à ce sujet, et l'on peut situer sur la carte tous les nouveaux points qu'ils signalent.

Le 6 octobre 1642, les jonques hollandaises dépassent la « vieille église en ruine de Bachong, où finit le pays laotien » ; le 24, elles atterrissaient à leur tour à Lovek.

Cette remarquable mission au Laos, pendant plus de deux siècles n'eut point de lendemain ni pour les Hollandais, ni pour aucun des autres peuples européens. Bien mieux, des admirables renseignements qu'on lui devait, aucun cartographe occidental n'essaya de tenir sérieusement compte. Il est vrai qu'ils n'avaient jamais eu affaire qu'à l'agréable adaptation de l'éditeur Casteleyn<sup>3</sup>. Il est vrai aussi que le Laos, faiblement peuplé et si difficile d'accès, ne tentait guère le commerce européen attiré ailleurs par des débouchés autrement faciles et rémunérateurs. Et ce n'est qu'en 1867 que l'expédition française de Doudart de Lagrée-F. Garnier reprit le chemin du Mékong, dépassant alors, et de loin, l'exploit du bonhomme Wuysthoff.

---

<sup>3</sup> Ce récit, en effet, très abrégé et souvent même inexact, fut publié en 1669 par CASTELEYN, à Harlem (Hollande). Sa traduction française, éditée par F. GARNIER en 1878, était seule connue jusqu'ici des lecteurs français. En 1917, sur l'initiative de l'École française d'Extrême-Orient, le docteur P. N. MULLER publia les documents hollandais concernant le Laos et le Cambodge, et c'est la traduction française manuscrite d'une partie de ces documents, conservée dans les archives de l'E. F. E.-O., qui a permis la rédaction de l'article.